

Du même auteur

*Je ne t'oublierai pas*, Éditions Libre Expression,  
2014.

*Mon voyage de pêche*, Éditions Stanké, 2005.

JEAN-MARIE  
LAPOINTE

ÊTRE  
FACE

---

À LA RUE

---

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

*Pour Gilles. Pour nos frères et sœurs de rue,  
décédés au cœur de l'hiver, l'hiver dans le cœur...  
Pour tous ceux et celles qui ne connaîtront pas  
le même sort, sauvés par l'amour et l'espoir.*

## SOMMAIRE

Avant-propos – Le confort dans l'inconfort .....	13
François .....	17
Gratitude .....	21
Janik et Martin .....	25
Je ne sais pas si je pourrais survivre dans la rue .....	27
La belle Hélène .....	29
Les deux frères .....	31
Lisette la lumineuse .....	33
Montréal, 21 octobre 2016, 21 heures .....	37
Véronique et ses filles de rue .....	41
La famille .....	45
De l'indifférence... vraiment? .....	47
Jacques-Jacquot .....	51
Christian .....	55
Vie de m... ..	57
Les garde-fous .....	59

Vieillir dans la rue .....	63
Laurent et Éloïse .....	67
Le rejet et la mort.....	69
Monsieur Gilles de Trois-Rivières .....	73
Le miracle Bertrand .....	77
André.....	81
Manchester.....	83
La police.....	85
Le père de la rue .....	89
Ce besoin d'être aimé.....	91
La quête.....	95
Les blessures... ..	99
Bonneau bateau .....	103
Stéphane et le rayon de soleil.....	105
Réflexions du 23 janvier.....	109
Jour d'état de grâce .....	113
L'équipe mise face à la rue .....	125
Conclusion – Retour sur la dernière année .....	143
Ressources .....	145
Remerciements .....	147
Reconnaissance.....	149

« Si tu diffères de moi, mon frère,  
loin de me léser, tu m'enrichis. »  
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

## AVANT-PROPOS

### LE CONFORT DANS L'INCONFORT

Toutes les causes qui me touchent et que j'endosse, que ce soit celle des adolescents et des adultes en thérapie, celle des personnes vivant avec un trouble alimentaire, ou ayant un handicap physique ou une limitation intellectuelle, ou encore celle d'enfants atteints de cancer ou de maladies terminales ont en commun de faire ressortir des valeurs et des qualités de cœur importantes : la vérité et la vulnérabilité.

Outre le fait que je sois plutôt à l'aise avec des sujets disons « inconfortables », je carbure à ces deux éléments qui illuminent mes jours et ma vie. Ils donnent un sens à mes projets et à mes relations. Et ils en dictent mes choix.

Lorsqu'on est en présence d'une personne en fin de vie, il n'y a guère de place pour la futilité, les

malaises et les mensonges. Chaque minute compte, est précieuse, donc pas de temps à perdre avec le *small talk*.

Il est minuit moins une.

Il y a urgence d'être dans la vérité et de tout dire ici. Même dans le silence.

La situation est semblable avec les gens aux prises avec des dépendances. En thérapie, on leur enseigne à exprimer et à vivre leurs émotions à froid, sans substances ni fuites. Pas de *bullshit*, comme on se plaît à dire. On est vrai ou on ne l'est pas. Entre les deux, il y a trop de zones grises et cela met en péril notre sobriété.

La rigoureuse honnêteté devient donc un véritable mantra.

Avec les personnes qui ont la trisomie 21 ou une déficience intellectuelle, c'est le même constat : elles sont sans filtre, sans masque et elles disent tout le temps ce qu'elles pensent. Elles sont d'une vérité et d'une pureté d'âme incomparables. Que c'est bon et rafraîchissant de les côtoyer !

Il en va de même avec l'itinérance. Du moins, selon ma petite et récente expérience...

J'ai réalisé au fur et à mesure que nous avançons dans les rencontres lors du tournage de la série *Face à la rue* que c'était cette authenticité que je ressentais et que j'appréciais chez ces gens vrais et vulnérables.

Peut-être parce qu'ils ont tout perdu et qu'ils n'ont plus rien à perdre ?

Devant la caméra et avec toute l'équipe de tournage, nos protagonistes s'illuminaient. Ils ont été d'une générosité désarmante. Véritablement.



Peut-être est-ce parce qu'ils sentaient notre tendresse et notre ouverture à leur égard qu'ils se dévoilaient davantage ?

Peut-être est-ce parce qu'ils n'ont pas souvent cette chance d'être abordés sans être jugés (ou le moins possible), d'être acceptés et écoutés ? Je ne sais pas.

Une chose cependant était évidente : c'était à la fois émouvant et perturbant de les voir se confier à nous et pleurer ouvertement. Quel grand privilège !

Comment ne pas les aimer lorsqu'on prend vraiment le temps de les regarder, de les écouter nous raconter leur vie, de leur laisser le droit de parole, de leur accorder les silences et l'espace nécessaires afin qu'ils puissent tout simplement être ?

J'espère que ce livre vous apportera un regard nouveau quant à l'itinérance. Un regard sans jugement et plus aimant. Le plus possible du moins.

La prochaine fois que vous croiserez une personne en situation d'itinérance, considérez que derrière l'image parfois repoussante se cache un être humain. Et non un sous-humain. Une personne qui porte une histoire.

Dans la dernière année, j'ai appris à me libérer de mes préjugés et de mes malaises. J'en avais tout plein. Et j'en ai encore, croyez-moi !

Tout s'apprend, à un rythme parfois très lent.

Ces leçons, d'une grande profondeur, je les dois à tous ces professeurs de la rue croisés et rencontrés au fil des mois.

Dans l'inconfort qui, ma foi, a été de courte durée.

Jean-Marie Lapointe

Mai 2017

## FRANÇOIS

« Il existe une richesse dans la pauvreté,  
dont le riche en est souvent pauvre;  
celle de la compassion. »

Loïc Schneider

« Depuis que je suis sorti de la rue, j'ai réussi à en faire sortir treize autres », dit-il avec fierté et émotion lors de notre première rencontre.

François, début cinquantaine, a connu quatorze années d'itinérance, mais depuis deux ans il est complètement sorti de la rue et il vit désormais de l'aide sociale.

Il a maintenant son appartement, qu'il partage avec son unique coloc, sa chatte Doudoune qui l'a suivi. Et à treize ans, sa complice semble toujours de bonne humeur et en pleine forme.

Comme son maître.

« Veux-tu faire des sandwichs avec moi, mon chum ? On va aller les porter tantôt dans ma *run* ! »

Depuis qu'il a quitté la rue, François, avec son maigre revenu d'aide sociale, fait régulièrement des

sandwichs qu'il distribue à ses chums de rue, au centre-ville.

Le même coin qu'il habitait autrefois.

À l'époque, François n'avait pas recours aux ressources offertes ni aux gîtes temporaires. Il vivait DANS la rue. Trois cent soixante-cinq jours par année. Même dans les grands froids d'hiver.

Et c'est d'ailleurs un certain soir de janvier que sa vie a basculé.

Un 3 janvier, les ambulanciers l'ont trouvé pratiquement gelé, seul avec sa Doudoune, dehors, sous le pont Jacques-Cartier dans un abri de fortune.

Ne pouvant pas aller dans les ressources d'hébergement avec sa chatte, car on n'y accepte pas les animaux de compagnie, il a préféré passer la nuit à l'extérieur.

Sous l'effet de la drogue, inconscient, ne sentant plus son corps en train de lentement mourir de froid, François était à quelques heures d'une fin certaine.

On l'a sauvé de justesse.

Sa main droite, découverte parce qu'elle se trouvait à l'extérieur de son sac de couchage, a dû être amputée, ne laissant qu'un petit bout de ses métacarpes.

Lorsqu'il s'est réveillé dans un lit d'hôpital, la main enveloppée dans un énorme bandage, il a réalisé ce qui venait de lui arriver et a pris une résolution.

Il a immédiatement arrêté la consommation.  
*Exit* la rue.

Les autorités lui ont trouvé un petit appartement où il vit depuis.

Ça fait deux ans maintenant.

« C'est une vie de chienne, la rue, plus jamais je vais y retourner. »

Mais il y retourne, tous les jours, comme un travailleur social bénévole, car François arpente les rues du centre-ville et aide, accompagne, nourrit et soigne à sa façon ses frères et sœurs.

« La rue, c'est ma meilleure thérapie, me dira-t-il. Je me revois dans ces gars-là. C'est pour ça que je ne les juge pas. J'étais comme eux avant. Si je me suis sorti de cet enfer-là, eux autres aussi le peuvent. »

Généreux, François redonne à des moins nantis que lui. Il s'est même déjà rasé le crâne par solidarité avec une vieille dame qui vivait dans le même immeuble que lui et qui, atteinte du cancer, perdait ses cheveux. Il lui a en plus organisé une petite collecte de fonds en échange de son coco rasé.

Cette dame vit toujours, et François lui rend visite toutes les semaines, en plus de l'aider dans ses tâches ménagères.

Depuis notre première rencontre, François m'a appris deux choses précieuses : d'abord, le sens réel du verbe « donner » et, ensuite, que malgré nos limites nous pouvons tous servir.

Si un homme est capable de tendre la main après l'avoir presque perdue, nous pouvons tous être généreux. Et ouvrir la main à notre tour.

Même les deux.